

16442
21

ÉLOGE

DE

P. A. E. BAZIN





ÉLOGE

DE

P. A. E. BAZIN

Lu à la Société médicale des Hôpitaux de Paris, dans la séance du vendredi 27 décembre 1878

PAR

LE D^r ERNEST BESNIER

Médecin de l'hôpital Saint-Louis
Secrétaire général de la Société médicale des hôpitaux
Chevalier de la Légion d'honneur, etc.



PARIS

TYPOGRAPHIE FÉLIX MALTESTE ET Cie

RUE DES DEUX-PORTES-SAINT-SAUVEUR, 22

—

1879

—
EXTRAIT

De l'UNION MÉDICALE (3^e série), année 1878.
—

ÉLOGE

DE

P. A. E. BAZIN

Lu à la Société médicale des hôpitaux de Paris, dans la séance du vendredi 27 décembre 1878

Par le Docteur ERNEST BESNIER, Secrétaire général

Pierre-Antoine-Ernest Bazin est né le 20 février 1807, à Saint-Brice-sous-Bois, près Montmorency (Seine-et-Oise), où son père exerçait la médecine; sa mère était fille de médecin. Il fit ses humanités dans un pensionnat, à Montmorency, prit ses grades universitaires, et vint étudier la médecine à Paris, où il ne tarda pas à marquer sa place et son rang. A 21 ans, il était interne des hôpitaux, et, à la fin de son exercice, il avait remporté la médaille d'or, gagnant, par cette victoire, deux années supplémentaires d'internat qu'il consacra entièrement à l'observation clinique et à la préparation des concours supérieurs, pour lesquels il était hautement désigné.

Le 21 août 1834, il prenait le grade de docteur, et soutenait sa thèse inaugurale sur les *Lésions du poumon considérées dans les fièvres dites essentielles*; cette dissertation est une œuvre de médecin, non d'élève; l'homme y apparaît tout entier dans la forme de l'idée et dans le ton de l'argumentation; il a choisi sa doctrine, fixé sa philosophie, et déjà il ne craint pas de s'élever contre ce qu'il appelle les empiétements de l'anatomie pathologique. « L'anatomie pathologique, s'écrie-t-il, cultivée avec tant de soin dans ces dernières années, a sans aucun doute enrichi les sciences médicales de découvertes utiles; mais n'est-elle pas allée trop loin en prétendant fixer en quelque sorte la nature et le siège du plus grand nombre des maladies? » Son talent d'observation et la précision de son jugement se montrent à chacune des pages de ce travail remarquable dans lequel il établit que la lésion commune du poumon,

0
dans la fièvre typhoïde, n'est point une phlegmasie, au sens que l'on assignait alors à ce terme, mais une congestion spécifique.

L'année suivante, en 1835, Bazin prend part au concours ouvert à la Faculté pour cinq places d'agrégé; il n'est pas du nombre des élus. Immédiatement après, en 1836, il remporte une éclatante revanche, et, à 29 ans, il est nommé médecin du Bureau central, le premier de sa promotion, qui comportait six nominations.

En 1838, il reparait à la Faculté avec toutes les qualités qui l'avaient mis au premier rang dans les concours des hôpitaux; ses épreuves sont remarquables et son succès paraît hors de doute; mais Bazin n'était pas doué de l'art de solliciter, il ne se soumettait à la formalité des visites de candidature que pour satisfaire aux objurgations de son père; il avait, en outre, commis la très-grave imprudence de manifester librement son opinion en matière scientifique sur les hommes et sur les choses de son temps; le scrutin ne lui fut pas favorable. Les agrégés nommés furent Barth, Combette, Monneret, Nonat et Sestier. Bien des années plus tard, un des juges de ce concours avouait sans détour que l'exclusion de Bazin avait été le remords de sa vie!

Est-il vraiment juste, et conforme à l'esprit de notre époque, qu'une sélection aussi autoritaire et aussi absolue rejette ou consacre à tout jamais pour l'enseignement un homme au début de sa carrière? La réponse à cette question n'a pas besoin d'être formulée.

Bazin était sans fortune; il y avait déjà de longues années qu'il travaillait et qu'il luttait sans relâche contre toutes les difficultés de la vie dans l'âpre sentier de la médecine; aigri, rebuté, découragé, il lui fallait maintenant songer à l'impérieuse nécessité de gagner sa vie, et se livrer tout entier à la pratique; résolument il entra dans la mêlée au milieu de conditions matérielles qui rendirent ses débuts extrêmement pénibles. Comment n'a-t-il pas succombé à cette épreuve, qui enlève à la science un si grand nombre d'intelligences d'élite faites pour la mieux servir? Comment a-t-il pu reparaitre bientôt et conquérir par la suite, de haute lutte, une situation scientifique de premier ordre, la plus élevée peut-être parmi les hommes de sa génération? Ce fut exclusivement par l'énergie de son caractère, la confiance inébranlable en la bonté de sa cause, et par un travail sans relâche.

Quelque absorbé qu'il pût être par les nécessités de la vie nouvelle qui s'ouvrait à lui, il n'eut jamais un instant l'idée de rentrer dans l'obscurité, et, dès l'année 1839, il fondait l'*Institut médical*, journal scientifique et littéraire, *in-folio*, qui a paru pour la première fois le 15 juillet 1839; étant connue la situation de fortune du fondateur, et quel que fût son talent, personne ne s'étonnera de savoir que, le 20 novembre de la même année, le journal avait cessé de paraître (1). Le *Répertoire des études médicales* qu'il publia plus tard eut le même sort, probablement pour les mêmes raisons.

(1) M. le docteur Corlieu, dont chacun connaît, malgré sa modestie, le savoir, l'érudition et l'obligeance pour ses confrères, a bien voulu me faire savoir que l'*Institut médical* ne se trouve pas dans la bibliothèque de la Faculté, mais qu'on le possède à la Bibliothèque nationale, marqué T³⁵, 174. — Le *Répertoire des études médicales* avait pour sous-titre : « Exposé analytique et complet de toutes les matières de l'enseignement officiel et des cours particuliers, par une Société de médecins et de chimistes, sous la direction de E. Bazin. » Livraisons de 1 à 6, 1848. L'ouvrage devait avoir 60 livraisons; 6 seulement ont paru.

Ce fut seulement en 1841, six années après sa nomination au Bureau central, qu'il arriva à l'hôpital de Lourcine, où il séjourna trois années; puis il passa à l'hôpital Saint-Antoine, dont il fut également médecin durant trois années.

Enfin, après ce long stage, le hasard des mutations hospitalières, hasard vingt fois heureux, le porta à l'hôpital Saint-Louis, qui l'attirait vivement; il y avait été interne, élève de Bielt, et il avait plus d'une fois assisté, sous les célèbres tilleuls, aux leçons d'Alibert!

En 1847, au moment où Bazin entra à l'hôpital Saint-Louis, la voix d'Alibert était depuis longtemps éteinte, et son plus éminent disciple, M. Hardy, n'avait pas encore pu reprendre la tradition du maître; cependant, l'enseignement de la dermatologie n'avait pas été interrompu dans cette merveilleuse École de médecine pratique, qui sera la première École dermatologique du monde le jour où les forces vives qu'elle renferme en elle-même seront utilisées dans leur entier.

Trois hommes de grand mérite, M. Devergie, Gibert, et Cazenave, tous trois agrégés de la Faculté, y enseignaient avec éclat et atteignaient ou avaient atteint l'apogée de leur talent. M. Devergie, longtemps appliqué à l'étude de la médecine générale, s'attachait à établir l'identité des lésions cutanées avec celles des autres tissus, la généralité ou la non-spécificité de leurs conditions pathogéniques, et protestait contre les doctrines des diathèses ontologiques ou des états constitutionnels strictement classés.

Cazenave et Gibert, doués d'un grand talent de parole, et possédant une rare précision dermatographique, continuaient, avec des nuances personnelles dans l'adaptation, la tradition willanque telle qu'elle avait été transposée par Bielt.

C'était donc en quelque sorte au centre d'une place ennemie que Bazin avait pénétré; il allait retrouver là, dans toute leur intégrité, ce qu'il avait appelé dans sa thèse inaugurale les empiétements de l'anatomie pathologique; il allait y trouver aussi le culte prédominant de la forme clinique des affections, les assertions brillantes mais prématurées sur le siège anatomique des lésions élémentaires, et, par-dessus tout, l'oubli des doctrines traditionnelles de la médecine, en même temps que la confusion des notions de *causalité* avec l'idée de *nature*, la seule qu'il considérât comme véritablement supérieure et féconde.

Cependant, que l'on ne s'y trompe pas un seul instant, si Bazin reconnaissait aussi hautement la nécessité de revenir aux doctrines traditionnelles de la médecine, il n'avait aucune intention de s'immobiliser dans la contemplation de ces doctrines, qu'il considérait comme le guide et le flambeau, mais non comme l'instrument immédiat et exclusif du progrès. Il était, au contraire, bien déterminé à s'éclairer de toutes les lumières fournies par les sciences physiques, chimiques et biologiques, et à recourir à tous les moyens directs d'exploration que la technique de son temps mettrait entre ses mains; il va devenir, en effet, micrographe pour débrouiller le chaos des affections parasitaires; anatomo-pathologiste pour saisir le secret anatomique de la scrofule; en même temps, les formes cliniques des affections cutanées vont être étudiées par lui avec une précision sévère, et la matière médicale va être sondée dans tous les points pour appliquer les progrès de la science au perfectionnement de l'art de guérir, but suprême vers lequel il marche sans cesse.

Au moment où il prit possession de son service à l'hôpital Saint-Louis, Bazin n'eut pas un

instant la pensée d'ouvrir immédiatement la lutte; il savait trop bien les aspérités du chemin qu'il allait parcourir, et il n'était pas homme à engager la bataille avant de s'être armé de toutes pièces, avant surtout d'avoir reconnu avec sûreté les situations ennemies. Bien qu'ancien élève de l'hôpital Saint-Louis, ou plutôt à cause de cela, il n'ignorait pas qu'on ne s'improvise pas dermatologiste, et qu'il faut, au médecin le mieux préparé à l'exploration de ce vaste domaine pathologique, plusieurs années de recherches, de lecture, de méditation et de recueillement, avant d'être autorisé à livrer au public médical le résultat de son labeur. Il se recueillit donc, observa, lut, la plume à la main, les auteurs anciens ou modernes, tout en continuant à exercer activement la médecine pratique.

Ce fut seulement en 1850, après trois années d'observation, que Bazin donna pour la première fois un signe extérieur d'activité :

A cette époque, la *gale* était encore pour les médecins de l'hôpital Saint-Louis une éruption cutanée contagieuse, caractérisée par des vésicules transparentes, légèrement élevées et contenant un liquide séreux; le sillon était à peine noté, nullement décrit; l'acare, quoique démontré et admis, n'était pas nécessaire. Le traitement consistait en des frictions *partielles* avec la pommade d'Helmerich, pratiquées sur des régions spéciales, telles que les mains et les surfaces de flexion des membres, rarement ailleurs. Après une ou deux semaines de *séjour à l'hôpital*, souvent trois, le malade était renvoyé présumé guéri, mais la récurrence était ordinaire, au grand bénéfice de la théorie du vice psorique. Cependant un empirique s'était présenté, qui annonçait guérir, et qui guérit en effet, chez les sujets qui lui furent confiés, la gale en un jour : il donnait aux galeux un bain de savon de Marseille, et pratiquait ensuite une friction sur tout le corps avec une pommade noirâtre, que l'analyse montra être de la poudre à canon mêlée à des substances inertes. Des expériences comparatives, aussitôt instituées avec de la pommade d'Helmerich et diverses autres substances, montrèrent immédiatement que le secret du succès résidait non dans le médicament employé par l'empirique, mais dans son procédé, lequel consistait à étendre la friction à la surface *entière* du corps. Bazin n'était pas homme à ne pas chercher la raison scientifique de ce succès; il la trouva et la démontra d'une manière éclatante, avec le concours de notre savant confrère, le docteur G. Pioget, alors son interne, qui prouva l'existence du sillon acarien sur toutes les parties du corps, et surtout au pénis chez l'homme, aux mamelles chez la femme, et aux régions fessières dans les deux sexes, partant, la *nécessité* de la friction *générale*.

Le traitement économique et rapide de la gale était, dès lors, définitivement institué et soustrait aux pratiques empiriques; cela eût été depuis longtemps réalisé si les prédécesseurs de Bazin avaient apporté à l'étude de cette affection une sagacité semblable à la sienne : le procédé de l'empirique était, en effet, depuis longtemps connu à l'hôpital Saint-Louis même; il n'était autre que le procédé secret employé à l'hôpital de Groningue par Helmerich, chirurgien-major des armées de la République française, procédé surpris, importé à Paris, et mis en pratique par son collègue Claude Burdin, puis complètement oublié.

Il était réservé à M. Hardy de réaliser le dernier perfectionnement dans cette direction, en réduisant à une heure et demie le traitement de la gale, service considérable rendu à la population dans toutes ses branches.

En 1851, préoccupé sans doute d'assurer la priorité de la dénomination qu'il avait donnée à une affection observée par lui à Lourcine, où Huguier venait de la décrire sous le nom d'*ecdermoptosis*, Bazin publia un court mémoire sur l'*acné varioliforme*. La dénomination générique était exacte, et le terme a été adopté, puis conservé sans contestation, au moins dans ce pays, pour désigner le *molluscum contagiosum* de Bateman; mais l'œuvre elle-même a peu de valeur.

En 1852, bien que cela puisse ne pas paraître vraisemblable, les *teignes* n'étaient pas considérées, à l'hôpital Saint-Louis, comme des affections *parasitaires* : la teigne favéuse était une maladie contagieuse spéciale, anatomiquement constituée par une hypersécrétion du liquide contenu dans les cryptes situées à l'extrémité du conduit pilifère; en vain la nature du champignon favique était-elle depuis longtemps connue, les médecins de l'hôpital n'admettaient pas les révélations du microscope, et l'un d'eux ne craignait pas de signaler encore l'influence des grandes émotions morales sur le développement de cette affection. Aussi, à l'opprobre de la thérapeutique dermatologique, le monopole du traitement des teignes et de toutes les affections du cuir chevelu était-il laissé à des empiriques qui prétendaient les guérir par des pommades variées, mais qui savaient parfaitement que l'épilation seule était leur véritable moyen de traitement.

Ceux qui n'ont pas oublié ces choses comprendront quelle importance considérable eurent, en l'année 1853, les *Recherches sur la nature et le traitement des teignes*, dans lesquelles Bazin affirmait avec éclat son incontestable supériorité par la production d'une œuvre véritablement scientifique, base désormais solide de tous les travaux ultérieurs sur la matière. Non-seulement la science était d'emblée fixée à la fois sur la nature du favus, et sur celle de l'herpès tonsurant et de ses dérivés, mais encore la grande classe des affections parasitaires était enfin constituée; leur thérapeutique rationnelle était assurée, en même temps que toute une catégorie d'affections jusqu'alors livrées à des mains étrangères était restituée à la pratique des vrais médecins. En vain a-t-on cherché à ternir cette première œuvre du maître et à lui contester la priorité de son procédé de traitement par l'épilation régularisée, et scientifiquement appliquée, en disant que Samuel Plumbe avait, avant lui, épilé à la pince, que les frères Mahon épilaient à la main, selon la manière primitive qui est encore en honneur à Vienne; ou bien encore, que l'épilation lui avait été apprise par le paysan du pavillon Saint-Mathieu, etc., etc.; le temps a fait justice de ces vaines clameurs, et personne ne saurait contester aujourd'hui à Bazin le mérite d'avoir fait comprendre la valeur de l'épilation dans le traitement de diverses affections cutanées, valeur qui est plus grande et plus étendue encore qu'il n'avait pu l'annoncer.

Avec l'année 1854 commence à l'hôpital Saint-Louis l'*enseignement dogmatique*. Bazin a atteint la maturité; il est profondément versé dans la littérature médicale ancienne; Lorry est son maître; il sait reconnaître ce qu'Alibert a fait pour la nosologie; il proclame très-haut l'importance des classifications de Plenck, Willan et Bateman pour l'étude des lésions élémentaires; il reconnaît toute la valeur du système anatomo-pathologique de Rayer, mais il cherche en vain, dans la science, une classification *nosologique*, au sens propre du mot.

En 1855, il s'attache à montrer l'insuffisance des doctrines organopathiques exclusives pour l'avancement de la dermatologie et à démontrer la nécessité de revenir aux principes traditionnels de la médecine hippocratique, c'est-à-dire à l'observation du malade envisagé dans sa situation propre, antérieure, antécédente ou actuelle, et dans les symptômes et lésions morbides qu'il présente; il insiste sur ce point capital de sa doctrine, qu'un grand nombre d'états pathologiques de la peau ne sont pas des maladies, mais des manifestations de diverses maladies, des actes de seconde main, qui tantôt sont le résultat de conditions extrinsèques, affections de cause externe; tantôt, au contraire, étroitement unies à des conditions intrinsèques faisant partie de la constitution individuelle, affections de cause interne, affections constitutionnelles. Traitant en particulier des affections de cause externe, il affirme et démontre le rôle considérable que joue le parasitisme animal ou végétal dans les affections de cause externe. En même temps, il a soin de montrer, par une étude attentive de la séméiotique cutanée, qu'il ne veut négliger aucun point de l'observation médicale, et il jette la base de ce qu'il appellera plus tard les affections génériques ou les genres dermatologiques.

Les leçons de l'année 1856, consacrées à la *scrofule*, constituent une des œuvres les plus considérables de Bazin, celle par laquelle il commença véritablement la démonstration de sa doctrine. L'heure était venue d'établir par les faits que les « *dartres* », qui comprenaient pour les médecins, comme aujourd'hui pour le vulgaire, toutes les dermatoses, n'étaient pas toujours de la même *nature*, alors même qu'elles se présentaient avec des lésions élémentaires de même *ordre*, et que, partant, elles ne réclamaient pas une même thérapeutique; il fallait, surtout, montrer que leurs *caractères propres* ne dépendaient pas seulement des conditions banales d'âge, de sexe, de tempérament, mais qu'ils se rattachaient à la *nature* même de la maladie constitutionnelle dont elles n'étaient que la manifestation extérieure et actuelle.

La scrofule était assurément le terrain le mieux préparé pour cette démonstration, et il était naturel que le réformateur s'appliquât d'abord à déterminer les *dartres scrofuleuses*, c'est-à-dire à délimiter bien exactement le domaine de la scrofule sur la peau. Est-ce à dire que Bazin ait eu la prétention de fixer d'emblée et d'une manière définitive l'état de la science sur ce point? En aucune manière. Dans la préface de sa deuxième édition, il déclare expressément qu'il avait d'abord trop élargi le champ de la scrofule cutanée, et il reconnaît que, « tracer d'une main sûre la limite des maladies constitutionnelles, ne peut être que l'œuvre du temps et d'une expérience consommée. »

Ce n'est pas tout. Étendant son horizon à la maladie elle-même, il essaye de circonscrire la scrofule dans tous les systèmes de l'organisme, en déclarant, de rechef, qu'il n'a pas la prétention d'en fixer irrévocablement les limites. Vingt années (un siècle, au temps actuel!) ont passé sur cette œuvre, à laquelle assurément de nombreuses modifications de détail devront être apportées; et cependant elle a conservé toute sa valeur originelle et intrinsèque; chaque jour les travaux les plus avancés de l'histologie ne font que confirmer davantage un grand nombre des faits qui y ont été annoncés. A aucune époque, la scrofule osseuse et la scrofule viscérale n'avaient été envisagées avec une pareille hauteur et une semblable élévation de vue. L'albuminurie avait été certainement signalée chez les scrofuleux avant Bazin, mais personne n'avait

montré l'extrême fréquence du rein scrofuleux, personne n'avait décrit l'albuminurie scrofuleuse dans ses caractères propres. Faut-il ajouter enfin que les rapports de la scrofule et de la tuberculose, si nettement formulés par lui, deviennent à ce point manifestes aujourd'hui que la confusion de la *maladie* scrofuleuse et de la *diathèse* tuberculeuse paraisse imminente ?

L'année 1857 vit paraître les *Leçons sur les affections parasitaires*, dans lesquelles Bazin établit définitivement son enseignement sur ce point ; tout le monde connaît ce chef-d'œuvre de dermatographie exacte : la vérité de l'observation et la précision des détails y sont telles que, vingt ans après, l'un de nos plus éminents collègues, M. Lailler, après de longues années d'observation, publiant ses propres recherches sur la matière, a pu écrire dans sa préface ce qui suit, avec une loyauté qui l'honore hautement : « Le lecteur ne trouvera rien qui n'ait déjà été dit avec une grande autorité par mon illustre prédécesseur, M. Bazin ; mes études ne sont que la confirmation des siennes, en très-grande partie du moins ; je les ai faites sans idée préconçue, ne cherchant que la vérité. » (C. Lailler. *Leçons cliniques sur les teignes*, etc. Paris, 1878.)

Les *Leçons sur la syphilis et les syphilides* datent des années 1857 et 1863, époque à laquelle en fut donnée la deuxième édition ; malgré les taches que l'erreur uniciste a répandues sur cette partie de l'œuvre de Bazin, on y retrouve tout son talent d'observation, toutes ses qualités de médecin : La description admirable des plaques syphilitiques, encore aujourd'hui mal comprises par plusieurs syphiligraphes, les grands caractères chronologiques des syphilides, l'exposé, pour la première fois produit, des syphilides malignes précoces dont l'importance est si considérable, et bien d'autres points encore maintiennent à cette œuvre une valeur que l'on a vainement cherché à contester.

L'enseignement de l'année 1859 eut pour objet l'achèvement de l'exposé des affections *constitutionnelles* : Les scrofulides et les syphilides avaient été merveilleusement propres à constituer la réalité des grandes unités morbides, à montrer que les diverses affections présentées par un même sujet aux différentes phases de son existence ne sont pas toujours des accidents indépendants les uns des autres, et dus aux circonstances du dehors, mais bien, dans un grand nombre de cas, les anneaux d'une même chaîne pathologique, dont la réunion constitue, abstractivement, le *maladie* constitutionnelle. La réalité de ces unités morbides particulières avait pu être déduite assez aisément, non pas seulement de l'observation des malades poursuivie pendant un grand nombre d'années, mais encore de l'étude plus approfondie des caractères propres de chacune des *affections*, laquelle permettait, le plus ordinairement, à leur seule aide, de dire : Ceci est une scrofulide, cela est une syphilide.

Ces choses sont définitivement acquises, et l'on ne saurait refuser à Bazin la gloire d'avoir contribué, plus que personne, à la détermination exacte des dartres scrofuleuses et syphilitiques, non moins qu'à la constitution scientifique des unités morbides auxquelles elles correspondent.

Il fallait maintenant instituer, sur les mêmes bases que les précédents, les deux derniers groupes établis parmi les dartres : les *dartres arthritiques* et les *dartres pures*, les arthri-

tides et les herpétides, les affections de nature arthritique et dartreuse, c'est-à-dire établir une des distinctions les plus lumineuses et les plus vraies, mais aussi les plus ardues de la nosologie cutanée. Les passions soulevées par l'enseignement de Bazin, sur ce point capital de nosologie et de nosographie, sont mal éteintes, et je me garderai de les ranimer ici ; ce que je puis dire sans crainte, c'est que la doctrine de Bazin sur cette matière compte aujourd'hui un très-grand nombre d'adhérents parmi les médecins de tous les pays ; ce que je puis répéter ici, après l'avoir écrit ailleurs, c'est qu'il y a dans l'idée que synthétise l'*arthritis* quelque chose de vraiment médical et, dans les caractères qui ont été assignés à la maladie, et à ses affections, des moyens précieux de rattacher à une cause vraisemblable toute une multitude de faits particuliers jusque-là incompris. Fût-elle d'ailleurs exagérée, excessive, imparfaite, provisoire, la notion introduite avec tant de force et tant de talent par Bazin, dans la pathologie cutanée et, de là, dans la nosologie tout entière, n'en a pas moins éclairé d'une lumière nouvelle la série confuse des affections de la peau, et réalisé un progrès considérable dans la médecine pratique. Cette motion fondamentale apparaissait à Bazin comme la plus féconde de toutes celles qui avaient germé dans son puissant cerveau, et il en poursuivait d'une manière inflexible la démonstration à travers les difficultés sans nombre, et les oppositions considérables ou véhémentes qui surgissaient de toutes parts.

Les années 1861 et 1862 furent consacrées à l'institution des *genres dermatologiques* et à la classification des *affections génériques*, c'est-à-dire des altérations communes qui peuvent être, sur la peau, la marque, en apparence uniforme, de plusieurs conditions morbides différentes. Non-seulement Bazin a tracé, cette fois encore, des descriptions d'une grande précision dermatographique, mais il a produit la critique complète des classifications dermatologiques, et indiqué avec soin la place que chacun des genres admis par lui occupait dans le système des autres auteurs, donnant ainsi, en même temps, une œuvre d'observation clinique et d'érudition dans laquelle sa doctrine tout entière est reprise par la base, et une œuvre de haute lutte, dans laquelle il manie les armes offensives et défensives avec une incomparable supériorité.

Bazin avait maintenant produit sa doctrine d'une manière complète et définitive ; son école était constituée ; de nombreux et fervents disciples (tous ses élèves devenus ses amis dévoués) l'entouraient de leur chaude et expansive admiration, qui le rendait véritablement heureux et calmait pour un moment les âpretés de son âme. Mais, en même temps, surgissaient sans cesse de nouvelles attaques contre ses principes de médecine générale aussi bien que contre ses doctrines dermatologiques ; il aurait pu laisser à ses disciples le soin de le défendre ; les champions ne lui eussent pas manqué, vigoureux et bien armés pour la lutte, et il n'eût eu qu'à choisir dans la série fidèle de ses internes qui furent presque tous ses collaborateurs actifs ; il ne put s'y résigner : les années, qui déjà commençaient à peser sur son front, n'avaient pas encore émoussé les aspérités de sa nature irritable, et il était d'ailleurs si profondément convaincu de la vérité de sa cause, que les critiques les plus loyales lui semblaient, à cette époque, uniformément injustes. Toutefois, un peu de calme rentra dans sa vie aussitôt que les attaques devinrent moins vives et moins nombreuses ; une sérénité relative entoura ses der-

nières années, et nous possédons la preuve écrite de l'heureux changement qui s'était opéré, sous ce rapport, dans les sentiments du maître.

Cette période heureuse et tranquille de la vie de Bazin n'avait pas encore commencé en 1864, et ses leçons de cette année furent consacrées par lui à passer sa doctrine en revue et à répondre en même temps à tous ses contradicteurs; cette fois encore, et ce fut presque la dernière, il déploya toutes les ressources de son talent, et mit en action ses armes de combat. Nous ne ferons aucune difficulté à reconnaître que ses traits lancés avec violence dépassèrent parfois le but, et que la passion vindicative l'entraîna souvent hors des limites du juste et du vrai; mais ceux-là seuls qui auront pris connaissance exacte de tous les genres d'attaque auxquels il fut en butte, auront le droit de porter un jugement légitime. Au demeurant, ces leçons, malgré les pages regrettables qu'elles renferment, restent pleines d'enseignements d'une haute portée.

Les deux épidémies de choléra des années 1865-66 interrompirent l'enseignement dogmatique de Bazin; ses leçons ne furent reprises qu'en 1867 et 1868, pour vider une ancienne et sensible querelle, et pour compléter, par une *étude thérapeutique*, son enseignement dogmatique et clinique.

Ces leçons, dans lesquelles il a abordé les plus hautes questions de thérapeutique générale, contiennent aussi le résultat de sa vaste expérience sur l'*emploi des eaux minérales dans le traitement des affections cutanées*: Conséquent rigoureusement avec les principes de sa doctrine, le réformateur fut amené à porter sa main redoutée sur l'arche sainte de l'hydrologie, constituée selon les errements de l'époque dermatologique qui avait précédé la sienne. Je me garderai bien de soulever, même un instant, le coin du voile qui recouvre ces choses délicates et graves; je ne puis faire ici, où je rends simplement hommage à la mémoire de Bazin, qu'une seule chose, c'est de dire que, dans mon humble mais intime conviction, l'avenir, en ce point comme en tant d'autres, donnera raison au maître illustre dont nous déplorons la perte!

L'œuvre de Bazin, formée de nombreuses parties exposées à part et disposées en proportions inégales, composées à des époques différentes, devait être refondue pour constituer un ouvrage homogène; tel était son désir, telle était sa volonté; mais nous vivons à une époque où il ne faut plus compter sur la patience du temps; le mouvement vertigineux qui entraîne les sciences dans la voie du progrès acquiert une telle vitesse, que les œuvres de la veille sont surannées au lendemain. Déjà une agitation profonde remuait la science dermatologique à l'égal de toutes les autres branches de la médecine, et de graves modifications allaient être apportées dans la constitution des genres morbides par l'histologie contemporaine; en même temps, la vulgarisation de la littérature dermatologique étrangère soulevait, à propos de la nomenclature, de la classification et du traitement des affections cutanées, de graves et nombreuses questions. Il était trop tard, ou trop tôt.

Une circonstance particulière vint d'ailleurs dériver, dans une autre direction, tout ce qui restait au maître d'ardeur laborieuse: Vivement sollicité par l'éminent et habile directeur du Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales, de se charger de la rédaction des articles

dermatologiques, il accepta cette lourde tâche dans toute son étendue, et consacra à son exécution la totalité du temps dont il pouvait à présent disposer ; tous les chapitres de pathologie cutanée qui ont déjà été publiés dans ce grand et remarquable ouvrage lui appartenaient exclusivement ; plusieurs des articles importants non encore parus, entièrement écrits par lui, peuvent être dès maintenant livrés à l'impression.

J'ai dit assez déjà, et l'on a répété avec exagération, que Bazin, d'un caractère naturellement impressionnable et irritable, aigri d'ailleurs par l'échec immérité qui avait brisé sa carrière à un âge où rien ne s'oublie plus, apportait parfois dans les relations de la vie une humeur peu accommodante ; cela est vrai et n'a pas à être loué, ou ne peut être excusé que par la longueur des années pendant lesquelles tout fut pour lui dur et ingrat ; mais ce serait chose contraire à la vérité de croire qu'il fut toujours et qu'il ait toujours été tel qu'on l'a dépeint. Il était au contraire souvent d'une grande bonté, et toujours animé du plus vif sentiment de justice ; maintes fois il en a donné d'éclatantes preuves. Personne ne contestera qu'il était excellent avec ses malades d'hôpital, et, malgré sa rude enveloppe, il avait su se faire de vrais amis de tous ses malades de la ville. Qui ne sait enfin qu'il a toujours été bon envers ses élèves, qui eurent presque tous pour lui un véritable culte ; parmi eux il savait sûrement reconnaître les bons, les laborieux, les hommes de mérite et d'avenir, et les aider et les assister ; un grand nombre d'entre eux l'ont puissamment secondé dans ses travaux ; il n'en a jamais fait mystère, et a toujours proclamé hautement leur part de collaboration. Je ne veux citer ici aucun de ces élèves d'élite, ne pouvant les citer tous ; tout le monde d'ailleurs connaît leurs noms attachés d'une manière indissoluble à chacune de ses œuvres.

La vie particulière de Bazin resta uniformément simple à toutes les phases de son existence ; alors même que vint la fortune, il conserva la modestie de son habitation première au milieu de tous les entraînements du luxe moderne. Ses journées s'écoulaient toutes semblables les unes aux autres : quand il était médecin de l'hôpital Saint-Louis, il se rendait à pied à l'hôpital, où il arrivait exactement vers huit heures et demie ; pendant les quelques instants de repos qu'il prenait régulièrement à son arrivée dans le cabinet de la religieuse, il s'entretenait avec ses élèves des malades du service, et faisait même quelquefois venir à l'hôpital, pour ces leçons intimes, des malades observés par lui dans sa clientèle privée. Ces causeries familières, dont l'un de ses élèves de prédilection, M. le docteur Baudot, m'a récemment rappelé le souvenir, étaient toujours d'un grand intérêt, et l'amenaient souvent à des considérations très-élevées de pathologie générale.

Au lit du malade, il était véritablement admirable ; il avait dès longtemps acquis une incomparable justesse de coup d'œil et une absolue précision de diagnostic ; merveilleusement, il savait, en quelques mots, allant du simple au composé, démontrer jusqu'à la plus complète évidence la vérité de son diagnostic.

L'heure de la retraite avait sonné, et ce fut bien à regret que Bazin oublia le chemin de l'hôpital Saint-Louis ; heureusement, une grande consolation lui était réservée en cette année 1872, qui vint adoucir, pour le médecin d'hôpital, les amertumes de ce moment critique :

ses élèves et ses amis avaient eu la pieuse, la généreuse pensée de lui offrir un témoignage solennel et public de leur reconnaissance et de leur admiration. Nul n'a jamais plus hautement mérité cet honneur extraordinaire, noble couronnement de sa vie médicale ! Puisse le pays trop oublieux de ses véritables gloires nationales, puisse l'administration de l'Assistance publique joindre leurs témoignages tardifs de gratitude à ceux de ses élèves, et consacrer par une inscription murale, à défaut d'un monument, cette illustre mémoire !

La santé de M. Bazin était depuis longtemps altérée : du rhumatisme vague, des troubles circulatoires avaient à plusieurs reprises inspiré de vives inquiétudes à sa famille et à ses amis ; cependant les années s'écoulaient, et rien de particulier n'indiquait que l'heure fût proche ; le 13 décembre, il avait donné ses consultations comme d'habitude ; il avait même été voir un malade dans la ville ; et, le 14 décembre, il succombait à des phénomènes de congestion aiguë du poumon. La mort vint rapidement ; il la vit arriver dans toute la plénitude de son intelligence, sans trouble ni défaillance.

Selon le désir qu'il avait formellement exprimé, il a été inhumé sans faste dans le petit village où il était né, et aucune parole, selon sa volonté, n'a été prononcée à ses obsèques.

Mais si la Société médicale des hôpitaux n'a pu rendre à M. Bazin les honneurs funèbres, elle lui donne aujourd'hui publiquement, dans la première séance qui suit sa mort, le témoignage de sa profonde douleur et de ses regrets unanimes. Assurément, celui qui porte la parole en son nom n'a pas pu retracer les traits principaux de cette grande figure médicale en termes dignes d'elle ; mais il a la conviction de les avoir tracés exacts, justes, vrais. Peu importe d'ailleurs, pour la mémoire de M. Bazin, l'insuffisance de son éloge ; son œuvre n'est pas de celles que le temps fait oublier, et son nom est depuis longtemps inscrit dans le Livre d'Or de la médecine française à côté de ceux de Lorry et d'Alibert !

